CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
70e LIVRAISON.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LE GUÉRILLAS

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

MM. LÉONCE ET EUGÈNE NUS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'ODÉON, LE 20 AVRIL 1849

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

LE GÉNÉRAL	MM. JOURDAIN.	UN SOLDAT	M. CARON.
FERNAND	MOREAU-SAINTI.	INÈS	Mmes ROGER-SOLIÉ.
MANOEL	DROUVILLE.	BÉATA	DUPONT.
UN VALET	FORESTIER.	ROSA	TALINI.

ACTE PREMIER

Un salon de campagne chez Beata; porte au fond; portes latérales; à gauche, au deuxième plan, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

INÈS, BEATA.

(Au lever du rideau, Inès, seule en scène, est à une fenêtre.)

INÈS. Personne dans l'avenue... comme il tarde à venir!

BEATA, entrant. Que regardes-tu donc là, Inès?...

INÈS. Mais... la campagne, ma tante...

BEATA. Ah! la campagne... et tu choisis justement, pour cela, la seule fenêtre qui donne sur une vallée... Il est vrai que cette vallée aboutit au chemin de traverse par lequel arrive, d'ordinaire, certain cavalier que nous voyons sans trop de déplaisir.

INÈS. Mais dame! ma tante, n'est-ce pas bien naturel?

BEATA. Oh! je comprends tout ce qui doit se passer dans ton cœur... Quand on est sur le point de se marier, on attend, on craint, on espère, on rougit, on soupire.

INÈS. Comment pouvez-vous savoir tout cela, ma tante... vous qui êtes restée demoiselle?...

BEATA. C'est vrai... mais j'aurais pu me marier... j'ai même dû me marier très-souvent... et quand je me reporte à ce temps-là... je me sens encore tout je ne sais comment... (Soupirant.) Ah!...

INÈS. Pauvre tante!

BEATA. Mais, quand j'ai vu arriver la quarantaine, j'ai pris mon parti en brave; et, ne pouvant plus songer au mariage pour mon propre compte, je m'en suis occupée pour celui des autres... C'est moi qui ai marié tout le pays... Bon gré, malgré, il a fallu que tout le monde y passât... Ma foi, c'est une manière très-agréable d'employer son temps et de se procurer des émotions.

INÈS. Des émotions!...

BEATA. Mais, certainement... Je n'ai jamais pu voir conduire une fille à l'autel, sans me mettre à sa place... sans participer à toutes ses perplexités... Juge de mon inquiétude, de mes terreurs, lorsqu'il s'agit de l'avenir, du bonheur de ma petite Inès, de ma nièce chérie.

INÈS. Oh! dites de votre fille... car j'ai trouvé en vous la meilleure des mères... Vous êtes la seule qui ayez entouré de soins les premières années d'une pauvre enfant qui, sans vous, ignorerait ce que c'est qu'une caresse.

BEATA. Oh! chère petite!

INÈS. Ma mère était morte avant que j'eusse pu apprendre à la connaître, à l'aimer... et mon père, j'étais si petite, quand il est parti pour son commandement d'Amérique!... Tout ce que je me rappelle de lui, c'est une figure imposante, une voix sévère, de grandes moustaches et deux ou trois croix

avec lesquelles je jouais, quand, par hasard, il me permettait de monter sur ses genoux... mais ça c'était bien rare... Le plus souvent, il disait : Emmenez cette petite fille... elle me fatigue, mille tonnerres !... Oui, ma tante, il disait mille tonnerres... Je n'ai retenu que ça de lui.

BÉATA. Mon enfant, tu t'exagères les choses... certainement ton père n'est pas des plus gracieux... Moi-même, je n'ai pas eu à me louer beaucoup de son amabilité... Je n'avais pas encore trente ans, que déjà il m'appelait vieille folle !... Mais c'est égal; il y a des personnes qui affirment qu'il a un bon cœur... Et qui aimerait-il au monde, si ce n'est sa fille?..

INÈS. Si cela était, ma tante, resterait-il si longtemps loin de moi?... et quand il vous écrit, ce qui est si rare, ne trouverait-il pas, dans son cœur, un mot de tendresse pour un enfant qui ne demanderait pas mieux que de l'aimer?...

BÉATA. Il est vrai que ses dépêches sont aussi laconiques que peu fréquentes... « Ma fille et ma sœur, j'ai reçu vos lettres qui sont fort longues... Je me porte bien; faites-en de même... » Voilà sa correspondance.

INÈS. Vous voyez bien que je ne me trompe pas en disant que je n'avais que vous.

BÉATA. Que moi, en ce moment... mais bientôt...

INÈS. Oh! oui, ma tante... Manoël est si bon et il m'aime tant !... tenez, je crois que ce mariage-là sera l'un de ceux qui vous feront le plus d'honneur...

BÉATA. J'y compte bien... cependant quelque chose me chagrine...

INÈS. Quoi donc, ma tante?...

BÉATA. Il y a plus de trois mois que j'ai écrit à ton père, pour lui faire part de nos projets... Il ne m'a pas encore répondu.

INÈS. Ce qui prouve clairement qu'il ne veut y apporter aucun obstacle... d'ailleurs, ne vous a-t-il pas, en partant, donné plein pouvoir sur sa fille?

BÉATA. Il est vrai... et Dieu sait qu'en cédant à tes instances et à celles de ce brave jeune homme, je n'ai eu d'autre but que d'assurer votre bonheur.

SCENE II.

INÈS, BÉATA, MANOËL.

MANOËL, arrivant. Merci, senora... merci de la bonne opinion que vous avez de moi.

INÈS. Vous étiez là!

MANOËL. Cette confiance si noble, si touchante, me donne un courage dont j'avais besoin...

INÈS. Vous...

MANOËL. Car j'ai à vous parler de choses graves et sérieuses.

BÉATA. Quel air solennel!

MANOËL. Hélas! qui sait si ce que je vais vous apprendre ne va pas renverser tous mes projets d'avenir, de bonheur?

BÉATA. Qu'est-ce donc?

INÈS. Mon Dieu! vous m'effrayez!

MANOËL. Je puis sans crainte confier un secret qui n'est pas seulement le mien, à celle qui m'a choisi pour époux... à celle qui m'a jugé digne de cet honneur.

INÈS. Au nom du Ciel, parlez!

BÉATA. Qu'allons-nous apprendre?

MANOËL. Inès... il faut que je m'éloigne.

INÈS. Partir!

MANOËL. Aujourd'hui même.

BÉATA. Quel motif si puissant?...

MANOËL. Bien puissant, en effet, puisqu'il me force à quitter des lieux où je vais laisser plus que ma vie.

INÈS. Oh! je suis toute tremblante...

MANOËL. Depuis longtemps, notre pauvre Espagne, divisée par les partis, voit ses plus braves enfants s'armer les uns contre les autres... croyant chacun suivre le drapeau de l'honneur et travailler au salut de la patrie.

BÉATA. Il est vrai.

MANOËL. Nul ne peut rester spectateur indifférent de cette lutte solennelle... et, quand le moment du danger est venu, tout homme qui a la force de porter une épée doit marcher où le danger l'appelle.

INÈS. Que se passe-t-il donc?

MANOËL. Des troupes nombreuses sont parties de Madrid dans le but d'étouffer l'insurrection dans nos montagnes.

BÉATA. Grand Dieu! quel péril nous menace?

MANOËL. Dans cette lutte suprême, qui doit amener le triomphe ou la ruine de nos espérances, c'est sur moi que tous nos guérillas ont jeté les yeux pour les commander.

BÉATA. Vous!

INÈS. Oh! une mission si périlleuse!...

MANOËL. Je suis fier de ce choix glorieux, et je saurai m'en rendre digne... Inès, vous savez si je vous aime... mais on est à son pays avant d'être à son amour.

INÈS. Manoël, j'ai le cœur brisé... mais ne craignez pas que j'entreprenne de vous détourner de votre devoir... Celle qui a mérité votre amour est digne aussi de comprendre ce que l'honneur exige d'un cœur généreux... partez donc, puisqu'il le faut... mais avant, Manoël, il me reste une prière à vous adresser.

MANOËL. Une prière!

BÉATA. Que veux-tu faire?

INÈS. Oh! ma tante!... Si le sort des combats devait vous être fatal, si un malheur, dont la seule pensée m'épouvante... nous était réservé...

MANOËL. Eh bien?...

INÈS. Oh! que du moins je puisse avoir le droit de m'abandonner sans contrainte à ma douleur, et de vous pleurer aux yeux de tous.

MANOËL. Qu'entends-je?

BÉATA. Que veut-elle dire?

INÈS. Que cette union, qui ne devait avoir lieu que dans quelques jours, se fasse aujourd'hui même...

BÉATA. Y songes-tu?

MANOËL. Quoi!

INÈS. Oui, Manoël... et Dieu, devant qui je serai sans cesse prosternée, n'aura pas la cruauté de briser ces liens sacrés, à l'instant où il viendra de les bénir au pied des autels!...

MANOËL. Oh! Inès!... chère Inès!

BÉATA. Mais, mon enfant...

INÈS. Ma tante, il le faut.

MANOËL. Inès, réfléchissez encore...

INÈS. Mon parti est pris.

BÉATA. Je ne puis consentir.

INÈS. Oh! ma tante, je vous en conjure...

MANOËL. Vous avez raison, Inès... quand deux cœurs sont unis comme les nôtres par un amour si vrai, si pur... rien ne peut les séparer... pas même la mort.

BÉATA. Vous le voulez... Je n'ai pas la force de vous résister.

UN VALET, à Béata. Señora, deux étrangers demandent à vous parler.

BÉATA. Dans un pareil moment!... Quels sont-ils?

LE VALET. Je ne sais...

BÉATA. Que peuvent-ils me vouloir?.. je ne puis me dispenser... Faites monter.

INÈS. Je me retire.

MANOËL. Et moi, je cours au presbytère voisin, prévenir le révérend père Grégoire... et bientôt votre heureux époux viendra vous chercher pour vous conduire à la chapelle du château.

INÈS. A bientôt, Manoël.

MANOËL. Adieu, la meilleure, la plus aimée des femmes. (Il sort à gauche, Inès à droite.)

SCÈNE III.

BÉATA, puis LE GENERAL, FERNAND.

BÉATA, seule. La révolte, la guerre!... et, dans un pareil moment un mariage... et quand je pense que c'est moi seule qui l'ai conclu... que son père n'a point encore ratifié mon choix...

LE GÉNÉRAL, en dehors. C'est bon, faquin!... nous nous annoncerons nous-mêmes.

BÉATA. Dieu! cette voix!... (La porte s'ouvre, le général et Fernand paraissent.) Mon frère!... (Courant à lui.) eh quoi! c'est vous, mon frère!

LE GÉNÉRAL, d'un ton bourru. La belle demande! est-ce que vous ne me reconnaissez pas?...

BÉATA. Pardon... mais j'étais si loin de m'attendre...

LE GÉNÉRAL. Au fait, en onze ans, j'ai dû changer... C'est comme vous, vous n'êtes pas embellie, ma sœur.

FERNAND, à part. Quelle touchante entrevue!

BÉATA. Je m'explique, alors, mon frère, que vous n'ayez pas répondu à ma lettre.

LE GÉNÉRAL. Il est possible que je sois un peu en retard... car il y a quelque chose comme un an que j'ai reçu votre dernière...

BÉATA. Un an... quoi! mon frère.

LE GÉNÉRAL. Je ne m'en plains pas.

BÉATA. Mais il y trois mois à peine, qu'ayant à vous communiquer une affaire importante...

LE GÉNÉRAL. Trois mois... ça se trouve à merveille... Il y en quatre que je suis de retour en Espagne.

BÉATA. Et vous ne nous avez pas prévenues?...

LE GÉNÉRAL. J'en ai eu le projet... mais, ma foi, les affaires ne m'en ont pas laissé le temps.

BÉATA, à part. Mais, alors, il ignore encore... (Haut.) Ah! notre chère Inès va être bien joyeuse de votre arrivée.

LE GÉNÉRAL. Il y a bien de quoi!

FERNAND, à part. Inès! qu'est-ce que cela?

BÉATA. Je cours la prévenir, la chercher.

LE GÉNÉRAL. C'est bon... c'est bon... nous avons le temps... ne la dérangez pas.

BÉATA. Comment, monsieur! depuis onze ans que la pauvre enfant n'a embrassé son père...

FERNAND, à part. Son père!...

LE GÉNÉRAL. Bon, nous y voilà! des embrassades, des larmes, de l'attendrissement à n'en plus finir!...

BÉATA. Ah! mon frère!

LE GÉNÉRAL. Allons, soit! allez la chercher!... mais pas de pleurnicheries, pas de jérémiades... vous savez que je n'aime pas cela.

BÉATA. Quel homme! il est toujours le même... Pourvu que Manoël lui plaise! (Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE GÉNÉRAL, FERNAND.

FERNAND. Comment, général, vous avez une fille?...

LE GÉNÉRAL. Pourquoi pas!

FERNAND. Quel âge a-t-elle?

LE GÉNÉRAL. Je me suis marié en 1817, elle est venue au monde tout naturellement neuf mois après, environ...

FERNAND. Mais alors elle a dix-huit ans...

LE GÉNÉRAL. Je ne vois rien qui s'y oppose.

FERNAND. Est-elle jolie?

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce que cela vous fait?

FERNAND. Ce que cela me fait?... ne suis-je pas votre aide de camp... et, à ce titre, puis-je me dispenser de lui faire la cour?... Mais c'est mon devoir, général; c'est mon droit... c'est de tradition dans l'armée.

LE GÉNÉRAL. Ah! alors, c'est bien différent.

FERNAND. Et comment se fait-il, général, que pendant toute la route vous ne m'en ayez pas dit un mot?

LE GÉNÉRAL. Est-ce que j'ai des comptes à vous rendre?

FERNAND. M'exposer à paraître devant des femmes en costume de voyage... c'est une trahison.

LE GÉNÉRAL. Fat!

FERNAND. Mais j'y songe, à présent... J'aurais dû m'en douter... lorsque je pris congé de la reine, elle avait un petit air mystérieux et goguenard, en me recommandant de ne pas oublier, pour l'expédition projetée, mon jabot de dentelle et mon binocle.

LE GÉNÉRAL. Elle vous a traité comme vous le méritiez... car vous ressemblez plus à un muguet qu'à un soldat.

FERNAND. Ah! par exemple!

LE GÉNÉRAL. Pendant toute la route, quelle a été votre conduite? au lieu d'observer les dispositions du terrain, les mouvements des troupes, l'esprit des populations, les figures suspectes que nous rencontrions sur notre passage... vous ne vous êtes occupé que de lutiner les servantes d'auberge, et de dévisager, sous leurs mantilles, les femmes qui passaient près de vous... « Ah! général, la belle brune!... Ah! général, la jolie blonde!... Ah! général, les grands yeux! les petits pieds! la fine taille!... » Vous devriez rougir, monsieur!...

FERNAND. Écoutez donc, général, je suis garçon... je dois songer à mon établissement, et je cherche consciencieusement, dans toutes les Espagnes et sous toutes les mantilles, l'épouse que le Ciel me destine... Si je ne la trouve pas... je n'ai rien à me reprocher.

LE GÉNÉRAL. Vous vous donnez là une peine inutile, monsieur... vous avez des amis haut placés qui prétendent que, malgré votre étourderie, il y a en vous l'étoffe d'un mari, et qui ont la bonté de se charger du soin de vous trouver une femme...

FERNAND. J'entends... On me destine une de ces beautés négatives plus ou moins dotées... plus ou moins titrées, comme la cour en tient toujours en réserve pour les jeunes officiers en disponibilité qui veulent de l'avancement... du tout! du tout!... ça ne me va pas!

LE GÉNÉRAL. Plaît-il?

FERNAND. En fait de femmes, je n'admets que les jolies... et la reine elle-même viendrait m'en proposer une autre que je lui dirais : Noble reine, vous avez le droit de distribuer des grades, des croix, des rubans, des crachats et autres colifichets... Vous pouvez faire des ambassadeurs, des comtes, des marquis, des grands d'Espagne... mais, pour Dieu, majesté, les maris ne se font pas par ordonnance royale. (Inès accourt suivie de Béata.)

SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL, FERNAND, BÉATA, INÈS.

INÈS. Mon père! mon père!

FERNAND, à part. Elle est charmante!

LE GÉNÉRAL. Ah! c'est là ma fille!... approchez...

INÈS. Mon bon père! que je suis heureuse!...

LE GÉNÉRAL, la prenant par la main et l'examinant de la tête aux pieds. Elle a un peu grandi.

INÈS, souriant. Mais, mon père, en onze ans... vous deviez vous y attendre.

LE GÉNÉRAL. Voyons, regardez-moi.

FERNAND, à part. Est-ce qu'il la prend pour une recrue?

LE GÉNÉRAL, un peu ému. Elle ressemble à sa mère, n'est-ce pas, Béata?

BÉATA. Oui, mon frère... c'est tout le portrait de notre chère Léonora.

INÈS, les larmes aux yeux. Ma pauvre mère!

LE GÉNÉRAL. Allons, je n'ai pas dit cela pour vous faire pleurer... au diable!...

FERNAND, à part. Pauvre petite!

LE GÉNÉRAL, se tournant vers Fernand. Eh bien! monsieur l'amateur, comment la trouvez-vous?

FERNAND. Ravissante, général.

LE GÉNÉRAL. C'est fort heureux!

FERNAND. C'est-à-dire que je n'ai jamais vu...

LE GÉNÉRAL, criant. C'est bon!... taisez-vous!

INÈS, se retourne, effrayée, vers sa tante. Ah! mon Dieu! comme il paraît méchant!

LE GÉNÉRAL. Eh bien! est-ce que je vous fais peur?

INÈS. Oh! non, mon père.

LE GÉNÉRAL. Votre père!... je le sais parbleu bien, que je suis votre père, mademoiselle... voilà cinq fois que vous me le répétez.

INÈS. C'est qu'il y a si longtemps que je n'ai pu vous donner ce nom... Je me dédommage.

FERNAND, à part. Elle est pleine de gentillesse.

LE GÉNÉRAL. Ah! je vois, ma sœur, que vous n'avez pas négligé de lui délier la langue... en fait, c'est votre seule arme pour l'attaque et la défense, il est juste que vous en appreniez de bonne heure le maniement... Voyons, pendant que nous y sommes, qu'est-ce que tu sais faire encore? des broderies et des pantoufles... la danse, le piano et autres fadaises... Es-tu capable seulement d'entendre un coup de canon sans t'évanouir?

INÈS, souriant. Je ne sais pas, mon père... je n'ai jamais essayé.

LE GÉNÉRAL. Ah! (A Béata.) Il paraît que vous avez bien soigné son éducation.

BÉATA. Mais, mon frère, je n'ai pas voulu faire de votre fille un soldat aux gardes... Une femme...

LE GÉNÉRAL. Une femme... n'est qu'une femme, je le sais bien... et c'est ce dont j'enrage, morbleu!... (A Fernand.) Approche ici, toi! (A Inès.) Regarde-moi ce gaillard-là... il n'est guère plus âgé que toi... eh bien! il est déjà officier... aide de camp de son général... il monte à cheval comme un ange... il se bat comme un diable... son nom est dans les bulletins de l'armée... il est porté pour la décoration... à vingt-cinq ans il sera colonel... à trente, général, peut-être!... Voilà pourtant comme vous seriez, mademoiselle, si vous n'étiez pas une fille.

INÈS. Mais, mon père... ce n'est pas ma faute.

LE GÉNÉRAL. Hein!... Au fait, c'est juste.

FERNAND. Et puis, général, permettez-moi d'ajouter qu'il serait trop dommage que mademoiselle...

LE GÉNÉRAL. Il me semble que je vous avais déjà conseillé de vous taire.

FERNAND. Je me tais.

LE GÉNÉRAL. A la bonne heure. (A Béata.) Maintenant, vous allez nous faire le plaisir de nous indiquer la chambre que chacun de nous doit occuper.

INÈS, bas à Béata. Mais, ma tante, puisqu'il n'a pas reçu votre lettre, il faut pourtant bien...

BÉATA, de même. C'est juste, mon enfant... eh bien, dis-lui toi-même.

INÈS. Non, c'est à vous.

BÉATA. Non, c'est à toi.

INÈS. Y pensez-vous?

BÉATA. Je n'oserai jamais.

INÈS. Si, si, ma bonne tante.

LE GÉNÉRAL. Eh bien! qu'avez-vous donc à vous chamailler?

INÈS. C'est ma tante qui désire...

LE GÉNÉRAL. Quoi?

INÈS. Vous parler un instant.

LE GÉNÉRAL. Ah!

INÈS. Oui, mon père.

BÉATA, à part. Je tremble.

LE GÉNÉRAL. Eh! voilà une heure que vous me parlez!

INÈS, à mi-voix. C'est que... c'est à vous seul...

LE GÉNÉRAL. J'entends... (*A Fernand.*) Laisse-nous, toi, et, en attendant que j'aie besoin de toi, comme nous n'avons rien mangé depuis hier, je te permets de déjeuner.

BEATA. J'ai donné des ordres... tout est préparé dans la salle à manger.

FERNAND, *saluant.* Madame... mademoiselle.

LE GÉNÉRAL. En voilà assez!... vous êtes leur très-humble serviteur, c'est convenu... nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

INÈS, *à part.* Quel vilain caractère!

LE GÉNÉRAL, *à Fernand.* Eh bien! vous n'êtes pas encore parti?...

FERNAND, *à part.* J'étoufferais de colère si je ne mourais pas de faim. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL, BEATA, INÈS.

LE GÉNÉRAL. Allons, parlez! et surtout que ça ne soit pas long... Vous étiez fort bavarde autrefois... avec le temps, ça n'a pu que croître et...

BEATA. A votre départ pour l'Amérique, vous aviez confié Inès à mes soins.

LE GÉNÉRAL. Morbleu! je le sais bien.

BEATA. Et jamais tâche n'a été remplie avec plus de dévouement et de tendresse.

LE GÉNÉRAL. Ça ne me surprend pas... elle est tracassière, elle est insupportable, mais elle a bon cœur.

BEATA. Il me reste maintenant à vous rendre compte de la mission dont vous m'avez chargée.

LE GÉNÉRAL. Des comptes! qui vous en demande?... Ma fille est grande, bien portante, pas trop mal tournée... ça me suffit... Je suis content, je suis pénétré de reconnaissance... Qu'est-ce que vous voulez de plus?

BEATA. Vous n'ignorez pas que, pendant votre absence, et surtout dans ces dernières années, notre province, désolée par la guerre civile...

LE GÉNÉRAL. Bon! voilà qu'elle va me parler politique, à présent... Au fait, ma sœur, au fait, de par tous les diables!...

BEATA. Eh bien, mon frère, apprenez donc que, guidée par mon affection pour Inès... et forte des droits que vous m'aviez donnés sur elle...

INÈS, *bas à Beata.* Oh! ma tante, voici Manoël.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MANOEL.

MANOEL, *entrant.* Señora, je viens vous annoncer que tout est préparé... (*Apercevant le général.*) Un étranger!

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce que c'est que celui-là?

BEATA, *à Manoël.* Mon frère, dont le retour inattendu vient nous combler de joie.

MANOEL. Le père de mademoiselle?...

INÈS, *bas à Manoël.* Il ne sait rien encore.

MANOEL. Depuis longtemps, monsieur, je désirais, sans l'espérer, la faveur de vous être présenté.

LE GÉNÉRAL. Je ne puis pas vous faire le même compliment, monsieur, car c'est la première fois que j'ai l'honneur...

BEATA. Monsieur est un de nos voisins dont l'amitié, le dévouement pour nous ne se sont jamais démentis.

MANOEL. Madame...

INÈS. Sa présence, dans ces temps de malheurs, a été pour nous comme une protection du ciel.

BEATA. Grâce à lui, nous avons échappé à tous les dangers qui nous entouraient.

MANOEL. En toute circonstance, c'est le devoir d'un noble Castillan de protéger des femmes.

LE GÉNÉRAL. C'est vrai, monsieur... mais je ne vous en suis pas moins reconnaissant... Je ne sais pas faire des phrases à perte de vue, comme ma sœur; mais, dans l'occasion, on me trouve... Si jamais je puis vous être bon à quelque chose.

INÈS, *bas à Beata.* Cela va très-bien.

BEATA, *de même.* Jamais je ne l'ai vu si poli.

MANOEL. Puissiez-vous, monsieur, ne pas rétracter ces paroles obligeantes!

LE GÉNÉRAL. Je me flatte d'avoir quelque crédit à la cour.

MANOEL. A la cour!

BEATA. Vous, mon frère!...

LE GÉNÉRAL. Eh bien! qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire? est-ce que je ne suis pas d'assez bonne maison pour cela? (*A Manoël.*) Si vous désirez un poste, un emploi auprès de la reine, je me fais fort de vous le faire obtenir.

MANOEL. Auprès de la reine, moi?

BEATA, *bas à Manoël.* Silence!

LE GÉNÉRAL. Et pourquoi pas? car j'aime à croire qu'en vous attachant à sa personne, je lui donnerais un brave et fidèle serviteur.

MANOEL. Merci, monsieur... Les vœux que je forme ne sont pas de ceux que les ministres et la reine elle-même puissent exaucer.

LE GÉNÉRAL. Vous n'avez pas d'ambition... Je vous en fais mon compliment... c'est rare dans un temps où chacun s'agite pour monter à la surface, sans songer aux maux qu'enfantent la discorde et la guerre... (*Mouvement de Manoël.*)

INÈS. Mon père, je vous en conjure...

BEATA, *vivement.* Inès a raison... est-ce qu'on parle de politique devant les femmes?

LE GÉNÉRAL. Pourquoi pas? mais si ça vous offusque, je vous laisse... Aussi bien j'ai des ordres à expédier... Allons, ma sœur, conduisez-moi dans mon appartement... et, chemin faisant, vous achèverez, s'il plaît à Dieu, la confidence que vous avez entrepris de me faire.

BEATA. Vous allez être satisfait à l'instant... Monsieur est de nos amis, et, d'ailleurs, ce que j'ai à vous dire est si simple, que tout le monde peut l'entendre.

INÈS, *bas.* Ma tante!

LE GÉNÉRAL. Pour Dieu, finissons-en!

BEATA. Pendant votre absence, j'ai dû veiller sur votre fille; mais vous voilà de retour auprès d'elle, mon frère, et je la remets entre vos mains.

MANOEL, *à part.* O ciel! je comprends!

INÈS, *à part.* Que dit-elle?

BEATA. Je dois, aujourd'hui, vous remettre l'autorité que vous m'avez confiée.

LE GÉNÉRAL. Après?...

BEATA, *regardant Inès et Manoël.* C'est à vous maintenant, à vous seul, qu'il appartient de décider de son sort.

LE GÉNÉRAL. Parbleu! c'était bien la peine de faire tant de périphrases, pour en arriver là!... Monsieur, j'ai bien l'honneur... Allons; mon appartement est de ce côté? (*Il sort avec Beata.*)

BEATA. Oui, mon frère.

LE GÉNÉRAL. C'est bon; ne vous dérangez pas.

SCÈNE VIII.

INÈS, MANOEL.

MANOEL. Un mot a suffi pour détruire tout notre bonheur.

INÈS. Manoël...

MANOEL. Votre tante a raison, Inès... A votre père seul appartient, en ce moment, le droit de disposer de votre main.

INÈS. Mon père! oh! son air froid et sévère me glace et m'effraie... mais n'importe! j'irai me jeter à ses genoux; je lui dirai que je vous aime... que nous sommes fiancés... que, sans vous, il ne peut y avoir de bonheur pour moi sur la terre... et il m'écoutera.

MANOEL. Il repoussera vos prières, pauvre enfant!... Vous ignorez ce que les dissensions politiques jettent de haine dans le cœur des hommes... Croyez-moi, votre père n'accordera pas la main de sa fille à l'homme qui commande ceux qu'il vient combattre.

INÈS. Oh! se séparer ainsi, c'est affreux!

MANOEL. Oh! oui, c'est affreux... mais une pensée bien douce me consolera dans l'absence... Inès, vous m'aimez... vous m'avez donné votre foi, et nos serments sont écrits dans le ciel.

INÈS. Oh! cher Manoel!

MANOEL. Inès! ne vous laissez pas aller au désespoir... Des jours meilleurs ne tarderont pas à luire pour nous... Alors, chère Inès, alors, je viendrai trouver votre père... lui faire l'aveu de notre amour... réclamer votre foi.

INÈS. Oh! oui... et que Dieu qui nous voit, qui nous entend... reçoive le serment que je fais de vous aimer toujours, de n'aimer que vous..., de mourir plutôt que d'appartenir à un autre.

MANOEL. Adieu, donc, chère Inès, adieu... Je pars plein de confiance dans l'avenir; car j'emporte au fond de mon cœur une voix secrète qui me dit que nous nous reverrons un jour. (*Il sort.*) Je compte sur vous... Veillez sur elle.

BEATA. Et moi je vous accompagne jusqu'à la porte du parc.

SCÈNE IX.

INÈS, *seule, tombant à genoux.* O mon Dieu! veillez sur lui! que la noble confiance qu'il a en vous trouve sa récompense dans votre protection... et rendez-le bientôt à mon amour. (*On entend, en dehors, une musique militaire, elle se lève vivement.*) Quel est ce bruit?... une musique guerrière!... (*Elle court à la fenêtre.*) Que vois-je!... des soldats... et bientôt, peut-être, cette lutte terrible...

SCÈNE X.

INÈS, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, entrant. N'est-ce pas que c'est beau un régiment qui défile... mais c'est au feu qu'il faut voir ces gaillards-là... il n'en reviendra pas le quart... mais c'est égal... c'est fièrement beau... Eh bien! qu'as-tu donc?

INÈS. Mais, mon père... ce que vous venez de dire est si affreux!

LE GÉNÉRAL. Affreux!... une bataille!...

INÈS. Mais les malheureux que vous allez combattre!...

LE GÉNÉRAL. Ces malheureux ne se gênent pas le moins du monde, de leur côté, pour nous envoyer des coups de fusil.

INÈS. Peut-être en est-il, parmi eux, qui ont des parents, des amis... tremblant pour leurs jours.

LE GÉNÉRAL. Elle est charmante, vraiment... Vous allez voir qu'avant de donner un coup de sabre à un ennemi, il faudra s'informer si ça ne désobligerait pas, par hasard, quelqu'un de sa famille.

INÈS. Et qui vous dit que le coup qui le frappe n'atteint pas, en même temps, une pauvre jeune fille qui attend son fiancé?...

LE GÉNÉRAL. A quoi diable vas-tu penser là?... s'il fallait ne mener à la guerre que les soldats qui n'ont pas de bonne amie, on ne parviendrait pas, dans toute l'Espagne, à mettre sur pied une seule compagnie.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND. Général!... (Apercevant Inès.) Ah! pardon, mademoiselle... je ne vous avais pas aperçue.

LE GÉNÉRAL. C'est bon, vous saluerez plus tard... et mes ordres?

FERNAND. On les exécute en ce moment, général.

LE GÉNÉRAL. Je croyais vous en avoir chargé personnellement... Comment se fait-il?...

FERNAND. Ah! ma foi, général, dites-moi : Fernand, prends trente hommes et va te faire tuer pour défendre cette redoute!... j'irai avec le plus grand plaisir; mais marcher à pas de loup pour surprendre, dans sa maison, un pauvre diable sans défense... Ah! fi donc! vous ne le voudrez pas; d'ailleurs, vous pouvez être tranquille... Comme ils ne sont guère que douze à quinze cents contre un, il y a des chances pour que l'expédition réussisse, et qu'on s'empare du comte Manoël avant qu'il n'ait pu rejoindre les siens.

INÈS. Le comte Manoël!...

LE GÉNÉRAL. Est-ce que tu le connais, par hasard?..

INÈS. Tout le monde l'estime, l'aime dans la province, mon père... c'est un enfant du pays. Il est brave, généreux, plein d'honneur et de noblesse.

LE GÉNÉRAL. Vraiment! ça me fait plaisir... je me proposais de le faire pendre; mais, en faveur de ta recommandation et de ses vertus, on lui fera l'honneur de le fusiller.

INÈS, à part. Il est perdu!

BÉATA, qui est entrée pendant les dernières répliques. Il est sauvé!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BÉATA, entrant.

UN SOLDAT. Général, voici des dépêches qu'un courrier vient d'apporter de Madrid.

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce qu'ils me veulent encore?... (Au soldat.) C'est bien! qu'on attende mes ordres.

INÈS, bas à Béata. Répondez, ma tante, qu'est-il devenu? (Le général va s'asseoir à une table.)

BÉATA, bas à Inès. Je n'ai eu que le temps de le soustraire à la recherche des soldats... et de le faire cacher dans la chapelle... Ce soir il pourra gagner la montagne et rejoindre les siens.

LE GÉNÉRAL, ouvrant les dépêches. Ah! ah! c'est du ministre de la guerre...

BÉATA, bas à Inès. Reste auprès de ton père, afin d'écarter ses soupçons. (Elle sort.)

INÈS. Puisse-t-il leur échapper!

SCÈNE XIII.

LE GÉNÉRAL, FERNAND, INÈS.

FERNAND, à part, regardant Inès. Bon petit cœur! comme elle défendait la cause de ce pauvre proscrit... Ces diables de rebelles ont un bonheur!... il faudra, un jour ou l'autre, que je passe à l'ennemi, pour me rendre intéressant aux yeux des femmes.

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce que je disais... (Lisant la dépêche.) « Sa « Majesté, pour récompense de votre dévouement à son ser« vice, vous confie le commandement militaire de Madrid, au « retour de votre expédition de Navarre. » Cela veut dire qu'il y a du grabuge dans la capitale.

FERNAND. Et qu'on sent le besoin de son impopularité pour mettre tous ces bons bourgeois à la raison.

LE GÉNÉRAL. Tenez, monsieur le raisonneur, voici qui vous regarde. (Il lui remet un papier.)

FERNAND. Une dépêche du ministre de la guerre à moi!

LE GÉNÉRAL. Inès!

INÈS, avançant. Mon père!

LE GÉNÉRAL. Approche, mon enfant.

INÈS. Merci, merci, mon père.

LE GÉNÉRAL. Merci! de quoi!

INÈS. C'est la première fois que j'entends mon nom sortir de votre bouche... et ça m'a fait un plaisir...

LE GÉNÉRAL. Elle est vraiment gentille, cette petite.

FERNAND. Je le crois bien!

LE GÉNÉRAL. Lis cette lettre timbrée du cabinet de la reine.

INÈS. Une lettre de la reine, pour moi?

LE GÉNÉRAL. Apparemment.

FERNAND, qui a ouvert les dépêches. Oh! général; colonel!... général, je suis colonel!

LE GÉNÉRAL. Ah! oh!

FERNAND. Mais qu'est-ce que j'ai donc fait pour obtenir une telle faveur?

LE GÉNÉRAL. Parbleu! rien... On vous escompte vos services futurs.

FERNAND. Et l'on peut être sûr que de toutes mes dettes, c'est celle-là que j'acquitterai de meilleur cœur.

INÈS, qui a ouvert la lettre. Qu'ai-je lu? quoi! la reine me désigne pour une de ses dames d'honneur!...

LE GÉNÉRAL. Allons! Sa Majesté fait très-bien les choses.

INÈS. Dame d'honneur, moi!..

FERNAND. Demoiselle d'honneur... la reine se sera trompée.

LE GÉNÉRAL. La reine ne se trompe jamais... et si elle a donné le nom de dame à ma fille... c'est qu'elle aura bientôt le droit de le porter.

INÈS. Quoi! mon père!

FERNAND. En vérité...

LE GÉNÉRAL. Allons!... J'ai horreur des scènes de famille... mais pas moyen d'esquiver plus longtemps la communication : Inès, écoute-moi, et toi aussi, Fernand.

INÈS. Que vais-je apprendre?

FERNAND. Parlez, général.

LE GÉNÉRAL. D'abord, colonel, tâchons de modérer nos transports ou je vous mets pour huit jours aux arrêts.

FERNAND. Vous piquez ma curiosité.

LE GÉNÉRAL, à Inès. Et vous, mademoiselle! faites-nous grâce de toutes les mômeries en usage chez le beau sexe en pareille circonstance.

INÈS, à part. Je suis tremblante.

LE GÉNÉRAL. Cela dit, vous êtes prévenus que vous vous mariez tous les deux ensemble, dans huit jours.

INÈS. Qu'entends-je!

FERNAND. Quoi, général!...

LE GÉNÉRAL. Taisez-vous!... La cérémonie aura lieu à onze heures et demie, dans la chapelle du palais... Le grand-aumônier officiera en personne... La veille, grand gala et baise-main chez la reine, pour la signature du contrat... le tout réglé et ordonné par le maître des cérémonies... une espèce d'imbécile qui n'est bon qu'à ça.

INÈS, à part. Oh! c'est fait de moi!

FERNAND. Un tel bonheur!... à moi!...

LE GÉNÉRAL, à Fernand. Encore!

FERNAND. Ah! c'est trop fort, général... vous mettez le feu à la poudre et vous ne voulez pas qu'elle éclate!

LE GÉNÉRAL. Vous voilà prévenus; arrangez-vous en conséquence.

INÈS. Mais, mon père...

LE GÉNÉRAL. Eh bien! quoi?

INÈS. Un si brusque mariage...

FERNAND. Oh! cela ne fait rien, mademoiselle...

INÈS. Quand on s'unit pour la vie, il faut le temps de se connaître, de s'aimer...

LE GÉNÉRAL. On s'aime après... et ça n'en vaut que mieux. (Rumeurs au dehors.) Quel est ce bruit?

FERNAND, allant à la fenêtre. Un moine, que des soldats veulent empêcher de pénétrer dans la chapelle.

LE GÉNÉRAL, allant à la fenêtre. Laissez passer.

INÈS, à part. Il venait nous unir.

LE GÉNÉRAL. Les imbéciles... ne veulent-ils pas qu'il aille dire son bréviaire au corps-de-garde!

INÈS. J'ose espérer, mon père, que vous me laisserez le temps de réfléchir, de consulter mon cœur...

FERNAND. Oh! mademoiselle!...

LE GÉNÉRAL. Parbleu! n'êtes-vous pas bien à plaindre... un brave garçon... un bon soldat qui n'a pas son pareil pour la voltige et le coup de sabre... qu'est-ce qu'il vous faut de plus? votre cœur serait bien difficile, s'il n'était pas content.

FERNAND. Oh! général!

LE GÉNÉRAL. Paix!

INÈS. Mais, mon père, il est des circonstances...

LE GÉNÉRAL. Où une fille peut venir en remontrer à son père... je l'ignorais... et je ne vous conseille pas de me l'apprendre.

FERNAND. Cependant, général...

LE GÉNÉRAL. Ce mariage est résolu... il s'accomplira.

INÈS, à part. Que faire?...

LE GÉNÉRAL. J'ai donné ma parole à la reine... et quoique ce ne soit guère d'usage à la cour, j'ai l'habitude de la tenir.

INÈS. Je vous en conjure, mon père...

LE GÉNÉRAL. Silence!

INÈS. Accordez-moi du moins...

LE GÉNÉRAL. Rien!... tant d'audace... oser me résister!

INÈS. Mon père!

LE GÉNÉRAL. C'est assez... et surtout qu'il ne soit plus question de tout cela, jusqu'à ce que nous soyons à Madrid.

INÈS, à part. Et nul moyen de le fléchir... et cependant plutôt mourir que de trahir la foi jurée.

LE GÉNÉRAL. Allons, va, mon enfant, ce que j'en fais, c'est pour ton bonheur, parce que l'obéissance passive, en famille, comme dans l'armée... je ne connais que ça!...

INÈS. Je vous laisse, mon père!... oh! malgré votre rigueur pour moi, croyez que je vous aime... et quoi qu'il arrive, soyez certain que les sentiments de respect que je vous dois, ne s'éteindront jamais dans mon cœur.

LE GÉNÉRAL. Parbleu! j'y compte bien!

INÈS, à part. Oui, quelque redoutable que soit sa colère, je dois tenir mon serment... Adieu, adieu, mon père!... (Elle sort.)

SCÈNE XIV.

LE GÉNÉRAL, FERNAND.

LE GÉNÉRAL. Dans quel temps vivons-nous!... L'insubordination est à l'ordre du jour... tout le monde s'en mêle.

FERNAND. Eh bien! moi, général, qui ai l'avantage de ne pas être votre fille... je vous déclare hautement que ce mariage n'aura pas lieu!

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce à dire, monsieur?

FERNAND. Je ne suis pas encore assez abandonné de la nature et du beau sexe... pour épouser une femme qui ne veut pas de moi.

LE GÉNÉRAL. Vous l'épouserez!

FERNAND. Ah! permettez, général... Nous vivons sous un régime qui a la prétention d'être constitutionnel; et, de toutes les libertés que nous avons en perspective, celle de rester garçon est la plus incontestable.

LE GÉNÉRAL. Et moi, je vous déclare que je regarderais la moindre hésitation de votre part comme une offense personnelle.

FERNAND. Par exemple!

LE GÉNÉRAL. Et que si vous aviez l'audace de refuser mon alliance... eh bien!

FERNAND. Eh bien, général?

LE GÉNÉRAL. Eh bien, tout colonel que vous êtes, je vous ferais fusiller.

FERNAND. Allons donc!

LE GÉNÉRAL. Oui, monsieur... fusiller!

FERNAND. J'ai remarqué une chose, général... c'est que vous faites fusiller comme cela, tous les jours, un grand nombre de gens qui continuent à jouir d'une parfaite santé.

LE GÉNÉRAL. Ah! ma patience est à bout.

FERNAND. Général je vous aime, je vous respecte, je donnerais ma vie pour vous...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BÉATA.

LE GÉNÉRAL, à Fernand. Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?... gardez-la pour une meilleure occasion... Pour le moment, ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'aller vous jeter dans les bras de votre tante, qui s'avance d'un pas majestueux.

BÉATA. Sa tante!

LE GÉNÉRAL, à lui-même. C'est peu agréable, j'en conviens... mais, en pareille circonstance, c'est de rigueur. (Haut.) Allons, ma sœur, ouvrez vos bras, que votre neveu s'y précipite.

BÉATA. Qu'entends-je!... vous mariez Inès... et monsieur...

LE GÉNÉRAL. Est l'époux que je lui destine.

FERNAND. Oh! croyez, madame...

BÉATA. Mais votre fille ignore sans doute...

LE GÉNÉRAL. Elle sait tout.

BÉATA. Et elle a consenti...

LE GÉNÉRAL. Elle connaît ma volonté... cela doit suffire...

FERNAND, à Béata. Oh! ne craignez rien.

BÉATA. Mais où est-elle?... Je l'avais laissée auprès de vous; qu'est-elle devenue?

FERNAND. En nous quittant, j'ai vu la señora se diriger vers la chapelle.

BÉATA. La chapelle!

LE GÉNÉRAL. Puisse le Ciel, qu'elle est allée prier, lui envoyer, entre autres vertus, celle de l'obéissance.

BÉATA, à elle-même. Oh! mon Dieu! quelle pensée, je tremble... voici l'heure où devait s'accomplir... Oh! si elle avait osé...

LE GÉNÉRAL. Eh bien, à qui en avez-vous avec votre mine effarée?...

BÉATA. O mon frère... puisse votre aveugle rigueur...

LE GÉNÉRAL. Expliquez-vous.

BÉATA. Si la pauvre enfant, n'écoutant que son désespoir...

LE GÉNÉRAL. Achevez!

BÉATA. Oui! alors, mon frère, n'accusez que moi, et ne faites pas retomber sur la pauvre Inès le poids de votre colère...

LE GÉNÉRAL. Ma colère... mais, ma sœur, de quoi s'agit-il donc?

BÉATA. Mon frère... mon amour pour cette enfant, les droits que vous m'avez donnés sur elle... j'avais cru pouvoir... et ce matin même, votre fille...

LE GÉNÉRAL. Eh bien, ma fille...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, INÈS.

INÈS, s'avançant. Est prête, mon père, à vous suivre à Madrid...

BÉATA. Ah! je respire.

LE GÉNÉRAL. Et à m'obéir?

INÈS. Croyez, mon père, que je connais mes devoirs et que je saurai tous les remplir.

LE GÉNÉRAL. A la bonne heure!

FERNAND, bas au général. Alors, général, du moment qu'elle accepte, je retire mon refus, et je redeviens le plus heureux et le plus amoureux des hommes.

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce que ça me fait?

BÉATA, bas à Inès. Et... Manuel?...

INÈS. Silence, ma tante.

ACTE DEUXIÈME

A Madrid. — Un petit salon chez le général; porte au fond, avec un perron donnant sur un jardin; portes latérales; à droite, une fenêtre; au premier plan, une table sur laquelle sont des journaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSA, LE GÉNÉRAL.

ROSA, arrangeant des fleurs dans le salon. J'espère que voilà de belles fleurs... la señora bien sera contente.

LE GÉNÉRAL, entrant en appelant. Pablo! Pablo!... où diable est le drôle?

ROSA. Il est sorti, général.

LE GÉNÉRAL. Sorti! sans mon ordre!

ROSA. La señora l'a envoyé en course.

LE GÉNÉRAL. La señora... la señora!... disposer de mes gens sans s'inquiéter si j'ai besoin d'eux, morbleu!

ROSA. Il n'est peut-être pas encore parti... je vais le rappeler.

LE GÉNÉRAL. C'est inutile... puisque vous êtes là je me passerai de lui... et, quoique en votre qualité de fille, vous ne soyez pas bonne à grand'chose...

ROSA. Je suis à vos ordres.

LE GÉNÉRAL. Vous aurez peut-être bien l'esprit de me donner du feu pour allumer mon cigare.

ROSA. Comment, vous allez fumer, général!...

LE GÉNÉRAL. Pourquoi pas?

ROSA. Dans le petit salon de mademoiselle?

LE GÉNÉRAL. Qui m'en empêcherait?

ROSA. C'est que... je vais vous dire : hier soir... quand vous avez été parti, mademoiselle a fait ouvrir toutes les fenêtres, et elle a dit : Oh! que c'est mauvais l'odeur du tabac!

LE GÉNÉRAL. Ah! vraiment... je suis bien aise de savoir cela... a-t-on jamais vu une petite mijaurée de cette espèce-là!

ROSA. Ne vous fâchez pas, général; je vais vous apporter la bougie.

LE GÉNÉRAL s'asseoit à table à droite. Dépêchez-vous!... Il y a pourtant des pères qui seraient assez ridicules pour céder à de pareils caprices.

ROSA, apportant en tremblant une bougie allumée. Voilà, général.

LE GÉNÉRAL. Je fumerai tant que je voudrai... au salon, à table, au lit, partout.

ROSA. Vous en êtes bien le maître.

LE GÉNÉRAL. Parbleu! je l'espère bien!... (Il prend la bougie des mains de Rosa, et examine son cigare; après un moment d'hésitation.) Quel est le faquin qui se permet de me vendre de pareils cigares... ça n'a ni couleur, ni parfum, ni moelleux, ni élasticité... comme si j'étais fait pour fumer de semblables drogues...! (Il jette son cigare par la fenêtre.)

ROSA. Si vous voulez, général, j'irai vous en chercher d'autres.

LE GÉNÉRAL. Va-t'en au diable avec ta bougie, et donne-moi mes journaux.

ROSA, lui montrant la table. Les voici, général.

LE GÉNÉRAL. Laisse-moi! (Elle sort.)

SCÈNE II.

LE GÉNÉRAL, seul. Ah! elle n'aime pas l'odeur du tabac... (S'approchant de la table.) Voyons un peu tous ces journaux... je suis curieux de savoir ce que j'ai fait hier... j'ai la surprise de me voir, tous les matins, gratifié de quelques belles actions ou de quelques bonnes infamies dont je ne me doutais pas le moins du monde... Suivant celui-ci, j'ai sauvé le pays... si j'en crois celui-là, je l'ai entraîné dans le précipice. Le fait est que je serais fort embarrassé de savoir lequel des deux a raison. (On entend à l'extérieur les accords d'une guitare et quelques paroles d'une romance chantée dans le lointain. Inès paraît.)

SCÈNE III.

LE GÉNÉRAL, INÈS.

INÈS. Qu'ai-je entendu?... (Chant.)

LE GÉNÉRAL. Allons, bon! la musique, à présent... Qu'on dise encore que le peuple de Madrid n'est pas heureux! Il est vrai que cette romance n'est pas des plus gaies... (La musique cesse.)

INÈS. Il m'avait semblé reconnaître... mais c'est impossible, il ne peut être à Madrid!

LE GÉNÉRAL. Ah! vous voilà, mademoiselle.

INÈS. Oui, mon père.

LE GÉNÉRAL. C'est bien heureux... je croyais qu'on ne vous verrait pas d'aujourd'hui.

INÈS. C'est votre faute.

LE GÉNÉRAL. Ma faute?

INÈS. Certainement... Il me fallait bien essayer cette jolie robe dont vous m'avez fait cadeau.

LE GÉNÉRAL. D'abord, ce n'est pas moi qui l'ai choisie... c'est Fernand, c'est votre futur...

INÈS. Mais c'est vous qui me l'avez donnée, et... et je vous en remercie bien.

LE GÉNÉRAL. Vous vous imaginez peut-être que c'est pour le plaisir de vous être agréable que je dépense mon argent en colifichets de cette nature?

INÈS. Et pourquoi donc, alors?

LE GÉNÉRAL. On se plaint dans Madrid que le commerce ne va pas... Premier magistrat de cette cité industrieuse, je dois naturellement donner l'exemple, et le meilleur moyen de prouver sa sympathie aux marchands, c'est d'acheter leurs marchandises.

INÈS. De sorte que ma robe est un cadeau politique.

LE GÉNÉRAL. Certainement.

INÈS. Et cet écrin que j'ai trouvé hier soir sur ma console... est-ce aussi un cadeau politique?

LE GÉNÉRAL. Ah! ça, c'est différent... ça ne regarde que moi.

INÈS. Cependant, ce joli collier doit briller à mon cou.

LE GÉNÉRAL. Mais je l'espère bien... Au dernier bal de la reine, il y avait là un tas de duchesses, de banquières qui se pavanaient sous leurs diamants, et toi, tu étais dans un coin avec une simple couronne de bluets... ça m'a offusqué... et je prétends leur faire voir que je ne suis homme à leur céder le pas d'aucune façon.

INÈS. Eh bien, moi, mon père, malgré tout ce que vous dites, je veux croire que le désir d'être agréable à votre fille entre pour beaucoup dans ce que vous avez fait.

LE GÉNÉRAL. Vous vous trompez.

INÈS. Oh! c'est que je commence un peu à vous connaître. Autrefois, quand vous étiez de mauvaise humeur, ce qui vous arrive souvent, je n'osais pas vous regarder... A présent, vous me faites bien encore peur un peu, mais ce n'est plus la même chose... parce qu'au milieu de vos brusqueries, j'ai deviné que vous aviez de l'affection pour moi.

LE GÉNÉRAL. De l'affection... qu'est-ce que c'est que cela?... Tu es assez gentille... tu es obéissante... et je ne vois pas quel motif j'aurais de te haïr.

INÈS. Et même quelquefois... en ce moment, par exemple, je lis dans vos regards que vous êtes content de m'avoir auprès de vous.

LE GÉNÉRAL. Certainement... je t'attendais pour me lire le journal... puisque tu n'es bonne qu'à ça.

INÈS. Je suis toute prête.

LE GÉNÉRAL. C'est une justice à te rendre... tu ne t'en tires pas trop mal... et puis, je ne sais pas comment cela se fait, mais quand c'est toi qui me sers de lecteur, tout leur galimatias me semble beaucoup moins long qu'à l'ordinaire.

INÈS, à part. Je crois bien, j'en passe toujours la moitié.

LE GÉNÉRAL. Voyons.

INÈS, qui a pris le journal. Séance des Cortès.

LE GÉNÉRAL. Passe! passe!... c'est déjà bien assez d'y avoir assisté.

INÈS. Nouvelles de la cour.

LE GÉNÉRAL. Passe! passe!... c'est déjà bien assez d'y aller ce soir.

INÈS. Nouvelles diverses...

LE GÉNÉRAL. D'autant plus nouvelles, que les trois quarts du temps elles ne sont jamais arrivées.

INÈS, qui a parcouru le journal. Ah! mon Dieu! qu'ai-je lu!

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce donc?

INÈS. Ah! c'est très-sérieux!... Écoutez, mon père!.. (Elle lit.) « On dit que plusieurs proscrits sont rentrés en Espagne; on assure que quelques-uns d'entre eux ont été vus dans la capitale... »

LE GÉNÉRAL. Allons, bon!... nous avions enfin un peu de tranquillité, et ces gaillards-là viennent se faire fusiller, uniquement pour nous causer du désagrément.

INÈS. Fusiller!

LE GÉNÉRAL. Parbleu! qu'est ce que tu veux qu'on en fasse?

INÈS, à part. Oh! je ne sais pourquoi, mais je tremble... (On entend la guitare et la voix reprendre les quelques mesures de l'air précédent, mouvement d'Inès, qui se lève et va à la fenêtre.) Encore!... Ce n'est point une illusion... et cette voix...

LE GÉNÉRAL. Eh bien! qu'est ce que tu fais donc? tu me laisses... avec ces rebelles au milieu de Madrid, sans me dire seulement s'ils ont été arrêtés.

INÈS, à part. Qu'ils aient été assez téméraires...

UN VALET, annonçant. M. le colonel Fernand. (Fernand entre et salue très-gravement.)

SCÈNE IV.

LE GÉNÉRAL, FERNAND, INÈS.

LE GÉNÉRAL. Et depuis quand M. Fernand prend-il le ton de se faire annoncer chez son général?

INÈS, qui a tendu la main à Fernand. Depuis quand notre meilleur ami refuse-t-il de presser la main qu'on lui tend?

FERNAND. Si vous le permettez, señora, je la serrerai plus tard avec infiniment de plaisir; mais, pour le moment, j'ai besoin de conserver tout mon sang-froid et de faire appel à toute l'énergie de mon caractère.

LE GÉNÉRAL. Oh! oh!

FERNAND. J'ai cru remarquer que mon air enjoué, la facilité de mon humeur, ma gaîté naturelle, empêchaient certaines personnes de me prendre au sérieux... alors je me suis dit ce matin : « Fernand, mon ami, vous avez à vous rendre chez votre général pour une communication de la plus haute importance; faites-moi le plaisir d'être grave et solennel... » Je me le suis promis, et il paraît que je me suis tenu parole, puisque tout d'abord mon air raisonnable vous a sauté aux yeux.

INÈS. Oh! puisqu'il s'agit de choses si sérieuses, je me retire.

FERNAND. Restez, je vous en prie... votre présence m'est indispensable.

LE GÉNÉRAL. Puisque ça regarde ma fille, tu me permettras... (Il fait un mouvement pour sortir.)

FERNAND. Restez, général, je ne peux pas me passer de vous.

LE GÉNÉRAL. Ça sera-t-il long?

FERNAND. Très-long... si je vous disais tout ce qui se passe dans mon cœur... mais je tâcherai d'abréger, en votre faveur. (Le général va s'asseoir.)

INÈS, à part. Que va-t-il dire?

FERNAND. Voilà trois mois passés, général, que vous m'avez proclamé votre gendre futur... Mademoiselle a ratifié, tant bien que mal, ma nomination... Bref, je suis entré en possession de mon emploi et de toutes les prérogatives qui y sont attachées... A dater de ce jour, sénora... tout Madrid a pu me voir galoper à la portière de votre voiture... J'ai le plaisir de vous offrir l'appui de mon bras à la promenade... au bal, je suis votre cavalier habituel; j'ai l'honneur de porter votre livre d'heures, quand vous allez à l'église, et le... comment dirai-je? d'entendre maints sermons à vos côtés...

INES. Il est vrai, monsieur Fernand; et je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance pour votre dévouement et pour votre galanterie.

FERNAND. Vous en avez un moyen bien simple.

INES. Et lequel?

FERNAND. Certainement... le titre de futur a son agrément; cependant...

LE GÉNÉRAL. Le grade de mari te conviendrait davantage.

FERNAND. Dame! général, on n'est pas fâché d'avoir de l'avancement... et j'ose dire que j'y ai quelques droits, par l'ancienneté et la loyauté de mes services.

LE GÉNÉRAL. Sois tranquille... Tu passeras à la première promotion.

INES. Ce sont les circonstances, monsieur Fernand, bien plus que moi qu'il faut accuser... A peine arrivée à Madrid, je suis tombée malade.

LE GÉNÉRAL. Maladie d'autant plus grave qu'elle était parfaitement inconnue des médecins.

INES. A peine entrais-je en convalescence, qu'un de vos parents est mort... Les convenances ne permettaient pas.

FERNAND. Un cousin au sixième degré... que je n'ai jamais vu...

LE GÉNÉRAL. Et qui a eu l'impolitesse de l'oublier sur son testament.

INES. Votre deuil n'était pas fini que nous entrions dans le carême... et vous savez qu'on ne se marie point dans ce saint temps..

FERNAND. Je ne sais pas trop pourquoi.

LE GÉNÉRAL. Ce serait peut-être une manière de faire pénitence tout comme une autre.

FERNAND. Quarante jours, sénora... Ah! c'est bien long, lorsque, comme moi, on fait son carême en conscience... mais enfin nous voilà à Pâques; vous êtes fraîche et vermeille, tous nos parents se portent à ravir, et je ne vois plus aucun obstacle.

INES. Sans doute... et quand ma tante sera arrivée.

FERNAND. Votre tante.

INES. Vous comprenez que je ne puis, en son absence..

LE GÉNÉRAL. Alors, je vais donner des ordres par le télégraphe pour qu'on me l'amène de brigade en brigade...

FERNAND. Ah! général.

INES, *à part*. O mon Dieu! comment éviter...

LE GÉNÉRAL. Il est temps que ce mariage se fasse. Je n'admets plus ni excuse, ni délais... Aujourd'hui même je prendrai les ordres de la reine; et, dans trois jours, tout sera terminé.

INES. Oh! c'est fait de moi.

UN VALET, *entrant*. Général, un étranger demande à vous parler.

LE GÉNÉRAL. Je n'y suis pas!

INES, *bas*. Oh! M. Fernand... un mot, de grâce.

LE GÉNÉRAL, *au valet*. Qu'est-ce que vous attendez.

LE VALET. C'est que je lui ai dit que vous veniez de rentrer.

LE GÉNÉRAL. Animal! butor!

INES, *bas à Fernand*. Oh! il faut que je vous parle... à vous seul.

FERNAND, *de même*. A moi, sénora!...

INES, *de même*. Dans un instant... je serai seule.

LE GÉNÉRAL, *au valet qui sort*. Eh bien! où allez-vous?

LE VALET. Exécuter vos ordres, général.

LE GÉNÉRAL. C'est cela... pour qu'on dise que je suis sourd aux réclamations du peuple... Faites entrer...

FERNAND. Général, je vous laisse.

INES, *bas à Fernand*. Je compte sur vous.

FERNAND, *de même*. A bientôt, sénora.

SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL, INES, *puis* MANOEL.

LE GÉNÉRAL, *à lui-même*. Allons, fais ton métier de gouverneur... N'es-tu pas le très-humble serviteur du dernier vagabond de Madrid? et on appelle ça un poste d'honneur.

INES, *venant s'appuyer sur le fauteuil où son père est assis*. Mon bon père, ne vous mettez pas en colère... soyez gracieux, humain, surtout si c'est quelque malheureux qui a recours à vous.

LE GÉNÉRAL. Sois tranquille.

LE VALET, *introduisant Manoël*. Général, voici la personne.

INES. Je vous laisse. (*Elle gagne doucement la porte de sa chambre.*)

LE GÉNÉRAL, *sans le regarder*. Qui êtes-vous? d'où venez-vous? que me voulez-vous?

INES, *arrivée sur le seuil de la porte et se retournant sans reconnaître encore Manoël, qui est entre elle et son père et lui tourne le dos*. S'il est possible de parler si durement à un pauvre jeune homme... aussi le voilà tout tremblant.

MANOEL. Général.

INES. Cette voix...

LE GÉNÉRAL. Eh bien! parlez, parlez donc... que diable! Je ne peux pas deviner ce que vous avez à me dire, si vous restez là, planté devant moi, comme un piquet.

MANOEL. Pardonnez à mon indiscrétion... mais quand vous saurez...

INES. Grand Dieu!

MANOEL, *se retournant*. Inès!...

INES. Oh! je tremble... j'ai peine à me soutenir.

MANOEL, *bas à Inès*. Courage!

LE GÉNÉRAL, *courant à sa fille*. Qu'as-tu donc?

MANOEL, *à part*. Tout est perdu.

INES, *tremblante, et se remettant peu à peu*. Oh! ce n'est rien, mon bon père... un malaise subit... mais je sens déjà que cela va mieux.

MANOEL, *à part*. Je respire.

LE GÉNÉRAL. C'est égal... je vais sonner ta femme de chambre.

INES. C'est inutile, mon père... Je suis bien, très-bien, je vous assure.

LE GÉNÉRAL. Alors, laisse-nous, et rentre dans ton appartement.

MANOEL. Oh! la sénora n'est pas de trop; car je suis chargé pour elle comme pour vous, des compliments de la senora Béata, votre sœur; et, en même temps, de vous remettre cette lettre, qui vous fera connaître les motifs de mon voyage à Madrid.

LE GÉNÉRAL, *prenant la lettre*. Voyons.

INES, *bas à Manoël*. Oh! quelle imprudence..

MANOEL, *de même*. Dieu veille sur nous.

LE GÉNÉRAL. Quatre pages... où diable veut-elle que je trouve le temps de déchiffrer tout ce griffonnage? Tiens, Inès, sauve-moi cette corvée, et dis-moi, en gros, ce dont il s'agit. (*Il lui donne la lettre qu'elle parcourt.*)

INES. Ma tante vous recommande, oh! mais, d'une façon toute particulière, monsieur, qu'elle connaît beaucoup, et dont elle dit le plus grand bien.

LE GÉNÉRAL. Bon! encore un solliciteur.

MANOEL. Votre sœur m'a fait espérer...

LE GÉNÉRAL. C'est bien... A quoi êtes-vous bon... que savez-vous faire?

MANOEL. Général...

LE GÉNÉRAL. Rien... je comprends... et vous voulez une bonne place... c'est dans l'ordre.

MANOEL. Toute mon ambition serait d'obtenir un emploi parmi vos secrétaires.

INES, *à part*. Oh! quelle bonne idée!

LE GÉNÉRAL, *le regardant*. Ah! ah! ah çà! mais, tournez-vous donc un peu... Il me semble que votre figure ne m'est pas inconnue... où diable vous ai-je vu?

INES, *à part*. Je tremble.

MANOEL. Je l'ignore, général... Je ne crois pas avoir eu cet honneur.

INES. Oh! mon Dieu, on voit tous les jours des ressemblances si frappantes!

LE GÉNÉRAL. C'est possible... mais si je ne me trompe, vous avez été militaire.

MANOEL. Non, général, jamais!

LE GÉNÉRAL. A vous voir... on dirait pourtant... qu'est-ce donc que cette cicatrice?

MANOEL. Une blessure que j'ai reçue dans une querelle.

LE GÉNÉRAL. Un coup de stylet... à propos d'un coup de dé ou d'une amourette... et ces drôles-là se permettent de porter de pareilles balafres, comme s'ils les avaient gagnées au service du pays... enfin, c'est égal... Ton air me plaît... tu as l'œil martial... le port militaire, et je veux faire pour toi plus que tu ne demandes.

INES, *à part*. Quel bonheur!

LE GÉNÉRAL. Je te fais entrer d'emblée dans les carabiniers de la reine.

MANOEL. Vous êtes bien bon, général... mais je ne puis accepter.

LE GÉNÉRAL. Tu refuses... le plus beau régiment de l'armée.

INES. Que voulez-vous, mon père... tout le monde n'a pas du goût pour l'état militaire.

LE GÉNÉRAL. Ah çà! est-ce que, par hasard, vous seriez un lâche!

MANOEL, s'oubliant. Général!

LE GÉNÉRAL. Allons donc!

MANOEL, froidement. Je ne sais pas... Je n'ai jamais essayé d'être brave.

LE GÉNÉRAL. Ça vient tout seul... c'est dans l'âme, c'est dans le sang.... et je te garantis que tu as du cœur... Nous autres vieux troupiers, nous flairons les braves... morbleu! tu t'es redressé à ce mot de lâche comme un cheval de bataille qui entend la trompette... crois-moi, tu feras un excellent soldat!

MANOEL. Que voulez-vous, général... chacun a sa vocation... moi, je préfère...

LE GÉNÉRAL. Tenir une plume, quand on peut porter une épée!... Comprends-tu ça, ma fille?... enfin, chacun son goût... mais, du moment que tu préfères le régiment des gratte-papier, nous ne pouvons nous entendre... et tu peux aller chercher fortune ailleurs.

MANOEL, à part. Plus d'espoir!

INÈS. Cependant, mon père, tous ces messieurs de vos bureaux sont surchargés de travail... ils n'osent pas se plaindre, parce que vous leur faites peur...

LE GÉNÉRAL. Comment! c'est à peine s'ils écrivent depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir.

INÈS. Pourriez-vous bien refuser à votre sœur qui m'a élevée, la première faveur qu'elle vous demande?

LE GÉNÉRAL. Le fait est que je ne me rappelle pas avoir jamais fait la moindre chose pour elle... Allons, puisque tu le veux... (A part.) Au fait, un rat de plus ou de moins dans mon grenier.

MANOEL. Ainsi, général, vous avez la bonté...

LE GÉNÉRAL. C'est-à-dire... si ton écriture, si ton travail me conviennent...

MANOEL. J'ose espérer...

LE GÉNÉRAL. Tiens, voilà un mémoire écrit tout au long de ma main... si tu parviens à le lire et à le mettre en ordre, je te déclare un habile homme... mets-toi là, et si j'ai fait par-ci par-là quelques fautes contre la grammaire... il n'est pas nécessaire de les transcrire.

INÈS. Dieu soit loué... il reste auprès de moi!

LE GÉNÉRAL. Allons, viens, ma fille... (Regardant Manoël.) J'en suis pour ce que j'ai dit... ce gaillard-là aurait fait un fameux carabinier. (Il sort avec Inès.)

SCÈNE VI.

MANOEL, seul à la table à droite. Pauvre Inès!... ce cri échappé à sa surprise a failli nous perdre... mais son amour a bientôt triomphé de son émotion... et le général ne voit en moi qu'un pauvre commis cherchant fortune... Grâce à cet heureux mensonge, chaque jour je pourrai la voir... sans crainte, sans danger... car qui pourrait soupçonner le comte Manoël dans la maison du plus implacable ennemi de son parti; mais j'oublie la tâche qui m'est imposée.

SCÈNE VII.

ROSA, FERNAND, MANOEL.

FERNAND, à Rosa. Tu dis donc que la sénora...

ROSA. Est à table en ce moment avec le général.

MANOEL, à part. Quel est ce jeune homme?

FERNAND. Fort bien.

ROSA. Faut-il prévenir le général?

FERNAND. Garde-t'en bien!... seulement, quand tu le verras très-occupé d'un verre de Porto ou d'une aile de perdrix, tu glisseras discrètement à l'oreille de la sénora cette simple phrase : M. Fernand est là.

MANOEL. Que signifie?...

FERNAND. Tu la verras bientôt quitter la table et venir tout doucement dans ce salon... alors, tu veilleras à ce que personne ne vienne nous déranger... Si quelque importun visiteur se présente... Eh bien! tu diras que la sénora a la migraine... qu'elle dort... enfin ce que tu voudras... c'est convenu entre nous.

MANOEL, à part. Mais je ne puis comprendre...

ROSA. Tous vos ordres seront exécutés.

FERNAND. Tu es une excellente fille... j'aurai soin de toi, je te promets la place de première camérista de Madame Fernand... et des gages magnifiques... (L'embrassant.) dont voilà un premier à-compte.

ROSA, riant. Faudra-t-il aussi en parler à la sénora?

FERNAND. C'est inutile.

MANOEL, à part. Cet air de confiance... cet aplomb... (Rosa sort.)

SCÈNE VIII.

FERNAND, MANOEL, assis à la table.

FERNAND, à lui-même. Que peut-elle me vouloir?.. cette entrevue mystérieuse... ce tête-à-tête... enfin je saurai bientôt... (Apercevant Manoël.) Mais qu'est-ce que je vois donc là?... quelqu'un à cette table... eh! que diable faites-vous là, monsieur?

MANOEL. Vous le voyez... j'écris.

FERNAND. Et qui vous a permis?...

MANOEL. Le général, apparemment.

FERNAND, à lui-même. Ah! j'y suis... c'est un commis... pauvre garçon!... au fait, il en faut... (Haut.) Eh bien! mon cher ami, ne vous serait-il pas indifférent d'aller vous livrer ailleurs à l'exercice de vos agréables fonctions?

MANOEL. Comment?

FERNAND. J'ai des raisons pour désirer d'être seul dans ce salon.

MANOEL. Mais, monsieur.

FERNAND. Désolé de vous déranger... mais il s'agit d'une affaire et importante... D'ailleurs, je prends tout sur moi.

MANOEL. J'en suis fâché, monsieur... mais je ne puis...

FERNAND. Voilà une obstination assez singulière... permettez-moi, mon cher monsieur, de vous faire observer...

MANOEL. Je suis ici chez le général, et je n'ai d'ordres à recevoir que de lui.

FERNAND. Ah! c'est bien différent... Alors, mon cher monsieur, que cela vous convienne ou non... vous allez sortir de ce salon à l'instant même.

MANOEL. Monsieur, que cela vous déplaise ou non, je resterai à cette place.

FERNAND. Monsieur, je suis naturellement doux et pacifique... mais pour peu qu'on s'avise de lasser ma patience...

MANOEL, se levant. Eh bien, monsieur...

FERNAND. Eh bien, qu'ils en vaillent la peine ou non, je corrige à l'instant même les insolents qui osent me résister.

MANOEL. Une insulte avec menace!

SCENE IX.

LES MÊMES, INÈS.

INÈS, entrant. Mon Dieu! que se passe-t-il donc?... Ciel!

MANOEL. Inès!

FERNAND. La sénora!

MANOEL, bas à Fernand. Oh! pas un mot devant elle!

INÈS. Une dispute, des menaces!

FERNAND. Ne faites pas attention, sénora... une petite leçon de politesse, qu'en passant je donnais à monsieur.

INÈS, à part. Oh! imprudent!

MANOEL. Monsieur, quand il vous plaira de le continuer, je serai à vos ordres.

FERNAND. Mais je crois, Dieu me pardonne, qu'il m'adresse une provocation!

INÈS, à part. Il va se perdre... (A Manoël.) Monsieur, vous oubliez où vous êtes et devant qui vous parlez.

FERNAND. Permettez, sénora; ceci ne regarde que moi.

INÈS. Croyez qu'il m'en coûte d'employer vis-à-vis de vous un ton et des paroles sévères; mais, pour mettre fin à un éclat déjà trop regrettable...

MANOEL. Eh bien, sénora...

INÈS. Eh bien, c'est moi qui vous prie, et, au besoin, qui vous ordonne de sortir.

MANOEL, s'inclinant. J'obéis. (Il sort en jetant sur Inès un regard, tandis que, de son côté, elle semble lui demander pardon de ce qu'elle a fait.)

ACTE TROISIÈME

Même décoration qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSA, INÈS.

INÈS, assise sur un canapé, près de la fenêtre. Rosa, quelle heure est-il?

ROSA. Onze heures, mademoiselle.

INÈS. Comme les heures s'écoulent lentement ce soir!

ROSA. On croit toujours que les pendules avancent ou retardent, suivant qu'on s'amuse ou qu'on s'ennuie.

INÈS. Mon père est-il de retour du palais?...

ROSA. Pas encore; je sors de l'appartement du général, et il n'y avait personne... Mais comment se fait-il que mademoiselle ne soit pas allée ce soir au cercle de la reine?

INÈS. J'étais souffrante.

ROSA. En effet... mademoiselle est inquiète, préoccupée... Il est facile de voir qu'elle n'est pas dans son état ordinaire...

INÈS, *à part.* Tâchons de nous contraindre. (*Haut.*) Oh! ce ne sera rien, et déjà je me sens mieux... mais j'aperçois de la lumière dans les bureaux... Est-ce que ces messieurs travaillent encore?

ROSA. Oh! il y a longtemps qu'ils sont partis, à l'exception du nouveau-venu... C'est tout simple, il n'est ici que de ce matin... et, quand on entre dans une maison, on est toujours rempli de zèle... et puis, petit à petit...

INÈS. On fait comme vous... on devient paresseuse, bavarde, insupportable.

ROSA. Après ça, je ne lui en veux pas, à ce jeune homme... D'abord, il est très-joli garçon...

INÈS. Plait-il?

ROSA. Oh! certainement, il est joli de figure... sa tournure n'est pas mal... mais je lui crois un mauvais caractère.

INÈS. En vérité?

ROSA. Il a l'air triste... Il ne parle à personne... c'est à peine s'il vous regarde quand on entre et quand on sort, et s'il daigne vous répondre quand on est assez bonne pour lui adresser la parole.

INÈS, *impatientée.* C'est bien.

ROSA. Pardon... J'oubliais que c'est mademoiselle, à ce qu'on dit, qui l'a fait entrer ici.

INÈS. Moi!

ROSA. Après tout... Il est peut-être très-bien... et, en y réfléchissant mieux, il a un petit air... de certaines manières... un je ne sais quoi, enfin...

INÈS. Taisez-vous!

ROSA, *à part.* Je ne sais plus comment faire... j'en dis du bien... j'en dis du mal... on a beau se donner de la peine à contenter les maîtres... (*Elle s'occupe à ranger.*)

INÈS, *à elle-même.* Le savoir là, près de moi... et n'oser... (*On entend un roulement de voiture.*)

ROSA, *à la fenêtre.* Ah! voici le général qui rentre à l'hôtel.

INÈS. Mon père! Oh! sa présence maintenant me fait peur... cette situation est trop périlleuse... Il faut qu'elle cesse... mais comment faire?

SCÈNE II.

FERNAND, INÈS, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL. Ah! mademoiselle n'est pas encore couchée... Drôle de manière de guérir la migraine!

INÈS. J'étais bien aise, mon père...

LE GÉNÉRAL. De me souhaiter le bonsoir... et puis, tu te doutais que le colonel Fernand ne me quitterait pas sans venir demander des nouvelles de sa future.

INÈS. Mon père...

LE GÉNÉRAL, *ôtant son épée et la posant sur la table.* Allons, c'est bien... je te l'avais enlevé, je te le rends... seulement, tu ne le garderas pas longtemps... il se fait tard, et j'ai l'habitude...

FERNAND. Un instant, général... vous me devez un dédommagement... J'étais là en tête-à-tête avec la sénora... faveur inusitée jusqu'à ce jour... elle m'avait déjà appelé son ami, et elle allait me confier un secret, lorsque vous êtes venu m'enlever pour me faire subir trois heures de cour forcée... peine illégale, et qui n'est nullement prévue par le Code militaire.

INÈS. Le cercle de la reine n'était donc pas brillant ce soir?

FERNAND. Oh! comme à l'ordinaire.

LE GÉNÉRAL. Des fauteuils plus ou moins dorés, des femmes plus ou moins fardées, des hommes plus ou moins décorés... du bruit, de la poussière, des glaces fondues, du punch refroidi et dix-huit degrés de chaleur... et, au milieu de tout cela, des plumes, des épaulettes, des diamants, des éperons, des fleurs, des épées, des rubans, des moustaches, s'agitant, souriant, grimaçant, se déchirant et tournoyant autour d'une petite femme qu'on appelle la reine, parce qu'il a plu à de braves gens de notre espèce, de se battre contre des scélérats qui valaient peut-être mieux que nous, pour lui mettre sur la tête un bourrelet en or massif, auquel on donne vulgairement le nom de couronne.

FERNAND. Ah! général, si le gouverneur de Madrid vous entendait...

LE GÉNÉRAL. Le fait est que j'en ai fait fourrer en prison qui n'en avaient pas tant dit... Sur ce, colonel, vous allez baiser la main de votre future, souhaiter le bonsoir à votre général; et...

FERNAND. Rentrer chez moi...

LE GÉNÉRAL. Non... Les amoureux castillans ne doivent pas dormir... Pour vous distraire, vous allez visiter successivement les différents postes de la capitale... et demain matin, en venant savoir de nos nouvelles, vous me donnerez de celles de la bonne ville de Madrid.

FERNAND. J'y consens, général... mais à une condition... c'est qu'une fois marié, vous me dispenserez de ce service nocturne.

LE GÉNÉRAL. Nous verrons... mais un instant. (*À Rosa qui rentre.*) Voyez dans les bureaux si ces fainéants de secrétaires y sont encore.

ROSA. J'y vais, général.

FERNAND. Que voulez-vous faire?

LE GÉNÉRAL. Vous allez le voir.

INÈS, *à part.* Quel est son projet?

SCÈNE III.

LE GÉNÉRAL, FERNAND, INÈS, MANOEL.

MANOEL. Vous m'avez fait demander, général?

LE GÉNÉRAL. Mettez-vous à cette table et écrivez... (*Manoel s'assied.*) — (*Dictant.*) « Il n'était bruit au cercle de la reine, que du prochain mariage du colonel Fernand avec la fille du gouverneur de Madrid. »

INÈS. Ah! mon Dieu!

FERNAND. Eh!

MANOEL, *se levant.* Ciel! que faire?

LE GÉNÉRAL. Est-ce que vous ne savez pas écrire?

MANOEL. J'écris.

INÈS. Pauvre Manoel!

FERNAND. Qu'a-t-il donc, le secrétaire?

LE GÉNÉRAL. Du gouverneur de Madrid... à la ligne... « Ce jeune officier a reçu de toutes parts les félicitations les plus empressées... »

FERNAND. Mais, général, il n'en est rien.

LE GÉNÉRAL. Raison de plus... Si, au lieu de perdre votre argent au lansquenet, vous aviez écouté autour de vous, vous auriez entendu vos bons amis dire tout haut que personne ne méritait mieux que vous le nom de futur, attendu que vous l'êtes éminemment.

FERNAND. Ah!...

LE GÉNÉRAL. S'il n'y en avait eu qu'un, je me serais chargé de le convaincre... mais comme il y avait majorité parmi les rieurs, je me suis décidé à recourir à ce moyen... plus constitutionnel... Qu'on ferme cette dépêche et qu'on la porte...

FERNAND. Au journal officiel?...

LE GÉNÉRAL. Non pas... on n'y croirait pas.

FERNAND. Que personne ne se dérange... mon excursion me conduira devant *el Clamor Publico*, et j'y remettrai moi-même la précieuse dépêche.

LE GÉNÉRAL. Soit!

FERNAND. Donnez, monsieur le secrétaire. (*Manoel hésite.*)

LE GÉNÉRAL. Donnez donc!

FERNAND, *à part.* Décidément, ce monsieur ne paraît pas avoir une grande sympathie pour moi.

LE GÉNÉRAL, *à Manoel.* Maintenant vous pouvez vous retirer. (*Manoel échange avec Inès un regard qui est surpris par Fernand.*)

FERNAND, *à part.* Qu'y a-t-il donc entre eux?

MANOEL. Je n'ai point encore terminé le travail dont vous m'avez chargé; et, si vous le permettiez...

LE GÉNÉRAL. Comme vous voudrez.

FERNAND, *à part.* Ah! ah!

LE GÉNÉRAL. Quant à moi, je vais me coucher, et je conseille à tout le monde d'en faire autant.

FERNAND. En effet, la sénora doit avoir besoin de repos.

INÈS. Et cependant je ne me retirerai qu'après avoir répondu à la lettre de ma tante... Justement (*regardant Manoel*), voilà tout ce qu'il faut dans ce salon...

FERNAND, *à part.* Est-ce que, par hasard... Oh! c'est impossible... cependant... (*Haut.*) Général... sénora... (*Il lui baise la main.*)

INÈS, *avec intention.* A demain, monsieur Fernand.

FERNAND. A demain, mademoiselle Inès... Au revoir, monsieur le secrétaire. (*Il sort ainsi que Manoel.*)

SCÈNE IV.

LE GÉNÉRAL, INÈS.

LE GÉNÉRAL, *regardant sortir Manoel.* J'en suis toujours pour ce que j'ai dit : ce gaillard-là ferait un fameux carabinier... (*À Inès.*) Eh bien, mademoiselle, est-ce qu'on n'embrasse pas son père?

INÈS, *tremblante.* Oh! pardon, pardon, mon père! (*Elle s'approche.*)

LE GÉNÉRAL. Eh bien, qu'est-ce que tu as donc?

INÈS. Rien, mon père.

LE GÉNÉRAL. N'étions-nous pas convenus que, malgré ma grosse voix, je ne te ferais plus peur?... Allons, avancez plus près. (Elle lui tend son front qu'il embrasse.) Elle est gentille, tout de même! (Il sort.)

SCÈNE V.

INÈS, seule. Il s'éloigne... Il ne soupçonne rien... Oh! c'est mal de le tromper ainsi... et cependant, je ne puis le dire... tous les domestiques sont rentrés... mon père est retiré dans son appartement... il est là, près de moi... (Allant ouvrir la porte.) Hâtons-nous de lui donner le signal qu'il attend... (S'arrêtant.) Quel est ce bruit?... il m'a semblé... oh! c'est le vent qui agite le volet du balcon... rien ne peut nous trahir... (Appelant à voix basse.) Manoël! Manoël?...

SCÈNE VI.

INÈS, MANOEL.

MANOEL. Inès! chère Inès!

INÈS. Manoël!

MANOEL. Je puis enfin te presser sur mon cœur!

INÈS. Tant de bonheur... et j'accusais Dieu de l'abandon où il me laissait!

MANOEL. Je ne pouvais plus vivre sans toi, Inès... Si tu savais comme l'exil est affreux; loin de toutes les affections, de toutes les joies du cœur... là-bas, sur cette terre de France, où la proscription m'enchaînait, j'ai cru mourir d'isolement et de désespoir... voir à deux pas de soi le sol où respire celle qu'on aime; rester là des jours entiers, sur cette frontière, les yeux et le cœur tournés vers le lieu où tu devais être, et ne pouvoir franchir cette ligne fatale, sans rencontrer, au delà, des sbires et des bourreaux; mais, à la fin, je n'ai pu résister à mes inquiétudes, à mes impatiences...

INÈS. Oh! je tremble, en pensant aux dangers qui nous menacent.

MANOEL. Dieu, qui a reçu nos serments, veillera sur nous.

FERNAND, entrant par le balcon. Je ne m'étais pas trompé!

SCÈNE VII.

MANOEL, INÈS, FERNAND.

INÈS. Quelqu'un!

MANOEL, se précipitant sur Fernand. Qui vous a donné le droit de vous introduire de nuit dans l'appartement de la señora?

FERNAND. J'allais vous adresser la même question.

INÈS. C'est fait de nous!

MANOEL. Ce n'est ni le temps, ni le lieu d'une explication... Plus tard je vous reverrai... en ce moment sortez, monsieur, sortez!

FERNAND. Tant d'audace!

MANOEL, saisissant l'épée que le général a laissée. Sortez! sur votre vie!

FERNAND, tirant son épée. Ma vie... j'ai l'habitude de la défendre! (Ils croisent l'épée.)

INÈS, au dernier degré de la frayeur. Au secours! au secours!

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, paraissant sur le seuil de la porte. Que se passe-t-il donc ici?

INÈS. Mon père!

MANOEL, à Fernand. Le général! (Ils se séparent.)

LE GÉNÉRAL, les apercevant. Que vois-je!

INÈS. Ah! qu'ai-je fait? malheureuse... je l'ai perdu!

LE GÉNÉRAL. Fernand et cet homme, au milieu de la nuit, dans l'appartement d'Inès!... ma fille éplorée appelant au secours... ces épées nues... que s'est-il passé, répondez! (Faisant un pas vers les deux hommes.) Mais répondez donc!

INÈS, s'élançant entre son père et Manoël. Grâce, mon père! grâce pour lui!

LE GÉNÉRAL, avec stupeur. Pour lui!

FERNAND, à part. Elle est perdue!... et c'est moi, moi, qui suis cause...

LE GÉNÉRAL. Tu me demandes grâce pour cet homme!

INÈS. Mon père!

LE GÉNÉRAL. Ah! ma fille... prenez garde à ce que vous allez dire.

INÈS. Ayez pitié de nous, et ne punissez que moi!

LE GÉNÉRAL. Malheureuse!

MANOEL. Général! votre fille est innocente...

INÈS. Oh! taisez-vous! taisez-vous!

MANOEL. Je parlerai, Inès... Votre honneur m'est plus cher que la vie!

INÈS. Au nom du ciel...

MANOEL. Je suis son époux!

FERNAND et LE GÉNÉRAL. Son époux!

LE GÉNÉRAL. Mais qui donc êtes-vous?

MANOEL. Un homme dont vous avez proscrit la tête... votre ennemi autrefois... votre prisonnier aujourd'hui... Je suis le comte Manoël.

FERNAND. Le comte Manoël!

LE GÉNÉRAL. Un rebelle, un traître... l'époux de ma fille!

INÈS. Grâce, mon père... il avait reçu ma foi avant votre retour.

LE GÉNÉRAL, d'un ton grave et sévère. Ce mariage est nul... je ne vois devant moi qu'un ennemi du pays... qu'un révolté rentré en Espagne malgré l'arrêt de mort qui pèse sur sa tête... qu'un espion qui s'est introduit chez moi pour surprendre les secrets de l'État et fomenter de nouveaux troubles.

MANOEL. Général!

LE GÉNÉRAL, allant à la fenêtre. Holà! un piquet de mes gardes ici! Comte Manoël, vous êtes condamné, pour révolte et trahison, à être passé par les armes... Le jugement doit être exécuté sur l'heure, partout où l'on vous saisira.

MANOEL. Je comprends, général!

INÈS. Mon père!

LE GÉNÉRAL. Dans cinq minutes, vous serez fusillé. (Il va à son bureau et signe un papier.)

INÈS, courant à son père. Non, vous n'aurez pas cette cruauté!

LE GÉNÉRAL. Laissez-moi! (Des soldats paraissent au fond; Inès pousse un cri et tombe sur un fauteuil.) Colonel Fernand, vous me répondez sur votre tête de l'exécution de cet ordre... (Il lui remet un papier.)

FERNAND. Moi!

LE GÉNÉRAL. Obéissez! (Fernand s'incline.)

MANOEL. Je suis prêt.

INÈS, s'élançant. Manoël!

MANOEL. Adieu, chère Inès!

INÈS, à genoux. O mon père! faites-lui grâce, au nom du Ciel!...

LE GÉNÉRAL. Qu'on l'emmène!

INÈS. Au nom de ma mère!

FERNAND. Général!...

LE GÉNÉRAL. Allez! (Inès pousse un cri; le général s'éloigne d'elle; Manoël a remonté vers les soldats qui s'écartent pour le laisser passer. Ils sortent; Fernand les suit.)

SCÈNE IX.

LE GÉNÉRAL, INÈS.

LE GÉNÉRAL. Comme ils m'ont trompé! comme ils m'ont joué!...

INÈS, se retournant et faisant quelques pas vers son père. Adieu, mon père!

LE GÉNÉRAL. Vous osez affronter mes regards!

INÈS. Pour la dernière fois... car nous ne devons plus nous revoir.

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce à dire?

INÈS. Je pars!

LE GÉNÉRAL. Et où prétendez-vous aller?

INÈS. Où le destin me conduira.

LE GÉNÉRAL. Vous êtes folle!

INÈS. Non! la douleur m'a laissé la raison pour souffrir.

LE GÉNÉRAL. Souffrir pour lui...

INÈS. Mon père, dans ce moment où peut-être il tombe sous les balles de vos soldats, la voix de sa veuve doit s'élever pour le défendre, pour dire qu'il était le plus noble, le plus généreux des hommes.

LE GÉNÉRAL. Lui!

INÈS. S'il m'avait dit : « Suis-moi sur la terre étrangère... » j'étais sa femme, je l'aurais suivi... S'il m'avait écrit du fond de son exil : « Viens, je meurs loin de toi!... » j'étais sa femme, je serais partie... et vous le punissez aujourd'hui d'avoir voulu vous conserver votre fille!

LE GÉNÉRAL, se possédant. J'ai fait mon devoir.

INÈS. Laissez-moi donc faire le mien, à mon tour! (Fausse sortie.)

LE GÉNÉRAL. Tu ne partiras pas... je te le défends!

INÈS. Mon père!

LE GÉNÉRAL. Pauvre, isolée dans le monde, que deviendrais-tu?

INÈS. Que m'importe! je n'ai plus rien à craindre, rien à espérer.

LE GÉNÉRAL. Mais moi, moi, que deviendrai-je, si tu me quittes?

INÈS. Vous!

LE GÉNÉRAL. Tu ne comprends donc pas que je ne peux pas me passer de toi... que ta présence, tes caresses sont deve-

nues nécessaires à ma vie?... Oh! non, non, tu ne partiras pas... c'est ton père qui t'en supplie, qui t'en supplie à genoux! (Il tombe à genoux devant elle.)

INES. Mon père!... il a prononcé l'arrêt de mort de mon époux!

LE GÉNÉRAL. Eh bien!.. oh! mais, que dirait-on?... Après tout, que m'importe?... je me moque bien de l'Espagne... je m'embarrasse bien de la reine... Ce qu'il me faut... c'est l'affection... c'est la présence de ma fille!

INES. Qu'avez-vous dit?

LE GÉNÉRAL. S'il ne mourait pas!... si je le sauvais!...

INES. Oh! courons, courons, mon père!... (Fernand paraît au fond.)

LE GÉNÉRAL. Fernand!

INES. Oh!

SCÈNE X.

LE GÉNÉRAL, INES, FERNAND.

LE GÉNÉRAL. Malheureux! qu'as-tu fait?

FERNAND. Ah! vous le savez déjà... ça m'évite la peine de vous l'apprendre.

LE GÉNÉRAL. Que veux-tu dire?

INES. Manoël! Manoël!

FERNAND. C'était moi qui l'avais perdu... c'était à moi de le sauver... Grâce à un bon cheval et à mon passe-port, il galope, en ce moment, vers la frontière de France!

INES. Est-il possible!

FERNAND. Il ne me reste plus, général, qu'à vous remettre mon épée.

LE GÉNÉRAL. Que veux-tu que j'en fasse?

FERNAND. Comment?

INES. Oui, mon ami, il nous pardonne... (L'embrassant.) Ce bon père... et il fera plus encore, il obtiendra la grâce de Manoël.

LE GÉNÉRAL. Parbleu! pour qui seraient faites les grâces...

FERNAND. Si ce n'est pour les condamnés qui ont des protections!

ROSA, entrant. Général, les soldats sont toujours là; ils demandent qu'est-ce qu'il y a à fusiller?

LE GÉNÉRAL. Qu'on les mette aux arrêts pour avoir laissé échapper leur prisonnier.

INES. Oh! mon père!

LE GÉNÉRAL. Demain je les ferai tous sergents pour avoir sauvé mon gendre!

77146

FIN.

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.